

Quand Marx liquide le premier parti communiste de l'histoire... et s'en fait exclure

Dire que le *Manifeste* est l'expression de la « première irruption du prolétariat comme force politique indépendante sur la scène politique » est une exagération idéaliste. La publication du *Manifeste*, dont l'encre était à peine sèche lorsque débuta la révolution de 1848 en Allemagne, passa d'autant plus inaperçue que les auteurs firent tout ce qu'ils purent pour qu'il ne soit pas diffusé. Cela conduisit Marx à dissoudre le premier parti communiste de l'histoire, puis à en être exclu, comme on va le voir.

1848 : Le sacrifice du parti

La révolution allemande de 1848 constitue littéralement un test qui permet de vérifier le cadre conceptuel élaboré par Marx. Or, dès le début de la révolution de 1848, Marx et Engels tenteront de freiner le développement d'un mouvement ouvrier autonome en minimisant son importance relative. Les événements, en effet, ne peuvent que se plier à la matrice initiale de toutes les révolutions inspirée de la Révolution française, au schéma selon lequel la première tâche du prolétariat est d'œuvrer à la constitution d'un État national libéré de l'absolutisme. Pour cela, il faut que la bourgeoisie prenne d'abord le pouvoir. Or dans la mesure où l'accession de celle-ci au pouvoir est une condition incontournable de la révolution sociale ultérieure, la lutte aux côtés de la bourgeoisie libérale pour une constitution, pour les libertés démocratiques, devient une priorité, une tâche à laquelle le prolétariat doit s'associer, non pas conditionnellement, mais en abandonnant ses propres revendications, son propre programme.

La stratégie de Marx et d'Engels pendant le début de la révolution de 1848 fut de freiner le développement d'un mouvement ouvrier autonome parce que des revendications ouvrières trop radicales

risquaient d'effrayer la bourgeoisie libérale ; ils préconisaient au contraire l'alliance du prolétariat avec cette bourgeoisie. Engels s'effrayait que la plate-forme en dix-sept points de la Ligue des communistes puisse être diffusée. Cette plate-forme, intitulée « Revendications du parti communiste en Allemagne », était directement inspirée du *Manifeste communiste*, lequel avait été rédigé à la demande de la Ligue des communistes pour servir de programme. Or ce programme fut jugé beaucoup trop radical, car Engels tentait de récolter des fonds parmi les bourgeois libéraux pour financer la *Nouvelle Gazette rhénane*.

Engels écrit ainsi à Marx : « Si un seul exemplaire de notre programme en dix-sept points était diffusé ici, tout serait perdu pour nous. » C'est à cette époque qu'Engels fit part à Marx de sa crainte devant la montée de l'action des ouvriers du textile, qui risquaient de tout compromettre¹ : « Les ouvriers commencent à s'agiter un peu, d'une manière encore très rudimentaire, mais en masse. Ils ont aussitôt formé des coalitions. Mais voilà justement ce qui contrecarre notre action...² »

On a bien lu : les ouvriers « commencent à s'agiter » ; ils s'agitent même « en masse » ; ils « forment des coalitions » ; « mais voilà justement ce qui contrecarre notre action »... En somme, l'encre du *Manifeste* est à peine sèche que ses rédacteurs entendent mettre une sourdine à leur programme, pour des raisons tactiques : il ne leur aura pas fallu longtemps pour trahir les dispositions qu'ils avaient manifestées :

« Les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs projets. Ils proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par le renversement violent de tout l'ordre social passé. Que les classes dirigeantes tremblent à l'idée d'une révolution communiste ! Les prolétaires n'y ont rien à perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à y gagner. »

¹ Engels, Correspondence, T. I, p. 543.

² Correspondance, t. I, p. 540 et 543.

Ces conceptions résultent de la toute récente « trouvaille » de Marx et Engels, dont on trouve l'expression dans *L'Idéologie allemande* (1846) et dans « la Critique moralisante et la morale critique »³. Cette « trouvaille », on l'appellera plus tard le « matérialisme historique », mais on oublie souvent de préciser que Marx n'utilise jamais cette expression pour désigner sa « méthode »⁴.

Donc, s'inspirant des historiens de la Restauration⁵, nos deux compères s'étaient mis en tête que le prolétariat, avant de faire sa révolution, devait laisser la bourgeoisie faire d'abord la sienne, après quoi il prendrait la relève. De là à dire que le prolétariat devait *aider* la bourgeoisie à faire sa révolution, il n'y avait qu'un pas⁶.

Tout cela est dit très clairement dans « la Critique moralisante et la morale critique ». En Allemagne, dit Marx, la bourgeoisie a pris du retard parce qu'elle « commence sa lutte contre la monarchie absolue et cherche à fonder sa puissance politique au moment où, dans tous les pays évolués, la bourgeoisie est déjà engagée dans le combat le plus violent avec la classe ouvrière ». Il existe dans ce pays « des antagonismes modernes entre la bourgeoisie et la classe ouvrière », du fait du développement industriel : « La bourgeoisie allemande se trouve donc déjà en opposition avec le prolétariat ». C'est là un « état de choses contradictoire » puisque le régime politique qui domine est la monarchie absolue. L'alternative qui se pose est donc simple : ou le maintien de la monarchie absolue, ou la domination bourgeoise. Pourquoi, dit Marx, les travailleurs « préféreraient-ils, dès lors, les vexations brutales du gouvernement absolu, avec sa suite mi-féodale, à la *domination directe des bourgeois ?* » Si la bourgeoisie dominait, elle serait obligée de faire des concessions politiques plus larges que

³ *Deutsche-Brüsseler-Zeitung*, 28 et 31 octobre, 11, 18 et 25 novembre 1847.

⁴ Au contraire de Bakounine, qui lui, se réfère explicitement au « matérialisme scientifique ».

⁵ Guizot, Augustin Thierry, Mignet et bien d'autres.

⁶ Cf. René Berthier : « 1848, ou le 1789 manqué de la bourgeoisie allemande », in *les Anarchistes et la révolution française*, éditions du Monde libertaire, 1990.

la monarchie absolue. Conclusion : il faut donc la soutenir. Car, dit Marx, « au service de son commerce et de son industrie, elle fait naître, contre son gré, les conditions favorables à l'union de la classe laborieuse, et cette union des travailleurs est la première condition de leur victoire ».

Marx et Engels étaient membres de la Ligue des communistes, fondée en 1847, une petite organisation qu'on peut considérer comme le premier embryon de parti communiste. Le programme de la Ligue, intitulé « Les revendications du Parti Communiste d'Allemagne », appelait, entre autres, à créer une République, à l'armement de la population et à l'expropriation des terres paysannes.

En mai 1848 se tient à Cologne une réunion à laquelle participent quatre membres du comité central de la Ligue, dont Marx et Engels, et cinq membres de la commune de Cologne de l'organisation. Minoritaire, Marx use néanmoins des pleins pouvoirs qui lui avaient été concédés et dissout la Ligue. Il s'opposera à sa reconstitution en février 1849. Il adhère à l'Association démocratique de Cologne, une organisation composée de libéraux bourgeois, et prend la direction de *la Nouvelle Gazette rhénane*, commanditée par des libéraux. Liquidant le programme et l'organisation prolétariennes, il va dès lors tenter de réveiller la conscience de classe... de la bourgeoisie ; il va tenter de convaincre celle-ci de faire son 1789⁷.

Marx dissout bureaucratiquement en pleine révolution le premier parti communiste de l'histoire parce que selon un des membres de la Ligue, il considérait que « l'existence de la Ligue n'était plus nécessaire puisqu'il s'agissait d'une organisation de propagande et non d'une organisation pour conspirer et que, dans les nouvelles conditions de liberté de presse et de propagande, celle-ci pouvait se faire ouvertement, sans passer par une organisation secrète⁸ ».

⁷ Cf. René Berthier : « 1848, ou le 1789 manqué de la bourgeoisie allemande », in *les Anarchistes et la révolution française*, éditions du Monde libertaire, 1990.

⁸ Fernando Claudin, *Marx, Engels et la révolution de 1848*, Maspéro, p. 133.

Ainsi, Marx et Engels n'envisageaient pas, pour l'organisation, d'autre alternative que d'être une « société secrète » ou une organisation de propagande. La notion de parti comme organisateur du mouvement ouvrier semble pour l'heure absente de leurs conceptions. Dans un régime où existe la liberté de la presse et de propagande, *il n'y aurait pas besoin de parti communiste !* Voilà l'idée du parti défendue par Marx en 1848 ! On comprend mieux, dès lors, que le moindre regroupement un tant soit peu cohérent de militants actifs – comme fera Bakounine plus tard –, soit interprété par Marx comme une « société secrète ».

Pourtant, à en croire Engels dans « Quelques mots sur l'histoire de la Ligue des communistes » qu'il rédigea longtemps après, en 1890, la Ligue « eut un développement relativement rapide ». Il explique en détail l'activité de la Ligue, comment elle recrutait, comment elle s'établissait dans tous les pays d'Europe du Nord, comment, lorsque la loi interdisait les associations ouvrières, on utilisait les sociétés de gymnastique, de chant, comment les liaisons étaient maintenues entre les différentes « communes » de l'organisation. Bref, dit-il, la Ligue « prit une extension considérable » ! En Allemagne même où existaient « de nombreuses sections », et où les conditions étaient plus difficiles, celles qui disparaissaient renaissaient encore plus nombreuses.

Il est incroyable que Marx ait pu dissoudre une organisation aussi dynamique, dont Engels lui-même dit qu'elle fut « une excellente école d'action révolutionnaire » !

L'idée d'agir dans l'aile gauche du parti démocrate apparaît rétrospectivement étonnante. Fernando Claudin écrit qu'on ne connaît « aucun document digne de foi dans lequel Marx ou Engels expliquerait ce choix »⁹.

L'attitude de Marx et Engels est d'autant moins compréhensible que tout montrait que la bourgeoisie allemande ne serait pas à la hauteur de son homologue française de 1789 : « Même les bourgeois radicaux de Cologne, écrit Engels à Marx, voient en nous leurs futurs

⁹ Cf. Marx, *Engels et la révolution de 1848*, Maspéro, p. 132.

ennemis mortels et ils ne veulent pas nous donner d'armes que nous retournerions très rapidement contre eux »¹⁰ !

Bakounine reconnaît qu'en Allemagne « la question sociale commençait à peine à pénétrer par les filières occultes dans la conscience du prolétariat », et qu'elle « ne pouvait encore détacher le prolétariat allemand des démocrates auxquels les ouvriers étaient prêts à emboîter le pas sans discuter, pourvu que les démocrates voulussent bien les mener au combat »¹¹. Bakounine ne néglige donc pas l'hypothèse du manque de maturité du prolétariat allemand. Il s'agirait en somme moins d'une divergence *d'analyse* entre Marx-Engels et Bakounine qu'une opposition sur la stratégie.

Ce sont les leçons de 1848 qui conduisirent le Bakounine de la période anarchiste à considérer : 1) que l'alliance du prolétariat avec les bourgeois radicaux conduit inévitablement les travailleurs à s'aligner sur le programme de la bourgeoisie ; 2) que l'expérience pratique de la lutte est le meilleur accélérateur de la conscience ouvrière.

Pour Marx et Engels, l'établissement des libertés démocratiques, et en particulier du suffrage universel, devait être le prélude aussi bien que la condition de l'hégémonie de la classe ouvrière. Toute leur stratégie se fonde sur le fait que *lorsque* le suffrage universel sera établi, et *puisque* la classe ouvrière est majoritaire, celle-ci parviendra au pouvoir et pourra opérer ce que le *Manifeste* appelle des « empiétements despotiques » sur les privilèges de la bourgeoisie. On conçoit l'ampleur des illusions véhiculées par les socialistes de l'époque.

Engels, bien plus tard, déclara que la Ligue des communistes en 1848 était « trop faible comme levier » et que, « à l'instant même où cessaient les causes qui avaient rendu nécessaire la Ligue secrète, celle-ci cessait d'avoir une signification comme telle »¹². Il considérait en outre que le prolétariat était « incapable de s'organiser

¹⁰ *Op. cit.*

¹¹ Bakounine, *Etatisme et anarchie*, IV, 322.

¹² Engels, *Quelques mots sur l'histoire de la Ligue*, 1885, Œuvres complètes, III, p. 191-192.

lui-même », ne sentant que confusément « l'opposition profonde entre ses intérêts et ceux de la bourgeoisie ». Inconscient de son rôle historique, il était « contraint de remplir, pour le moment, dans sa grande majorité, les fonctions de l'aile extrême gauche de la bourgeoisie »¹³.

Cette opinion, émise en 1885, ressemble trop à une justification a posteriori pour être réellement prise en considération. Cela n'empêche d'ailleurs pas Engels de dire en 1893, au sujet de la révolution de 1848, que « partout cette révolution avait été l'œuvre de la classe ouvrière »¹⁴, ce qui contredit totalement ce qu'il avait déclaré quelques années plus tôt.

Le sacrifice du parti et du programme ouvriers à une alliance avec les libéraux bourgeois correspond à une analyse précise des étapes nécessaires de l'évolution historique, du progrès en histoire. Bakounine était parfaitement conscient des raisons qui motivaient Marx et c'est sans doute en pensant à l'attitude de ce dernier en 1848 qu'il proclama plus tard son refus d'adhérer à la théorie de l'évolution des phases successives des modes de production, non parce qu'elle était *fausse*, mais parce qu'elle n'avait qu'une valeur relative et qu'elle conduisait dans la pratique à des positions inacceptables.

Rappelons que c'est en opposition à cette théorie que les bolcheviks se sont engagés dans la révolution russe : les autres socialistes russes pensaient que dans un pays où le prolétariat représentait 3 % de la population, il était nécessaire de passer en Russie par une phase de démocratie bourgeoise et d'implantation d'une économie capitaliste avant de passer à la révolution prolétarienne.

En 1850, Bakounine insiste sur le fait qu'il existait, en Allemagne, un grand nombre de fabriques et d'ouvriers d'industrie, « que le sort destine à être des recrues de la propagande démocratique ». Le prolétariat des villes constituait l'élément révolutionnaire le plus

¹³ Cf. Engels, « Marx et la Neue Rheinische Zeitung », Œuvres complètes, III, p. 171-172.

¹⁴ Engels, préface à l'édition italienne du *Manifeste*, in : Karl Marx, Œuvres, La Pléiade, tome I, p. 1491.

sérieux, dit-il encore en 1874, il a prouvé « en 1848 à Berlin, à Vienne, à Francfort-sur-le-Main, et en 1849 à Dresde, dans le royaume de Hanovre et dans le grand-duché de Bade, qu'il est capable de se révolter pour de bon et qu'il est prêt à le faire dès qu'il se sent un tant soit peu dirigé de façon intelligente et honnête »¹⁵.

Bakounine parle d'expérience car, pendant que Marx tentait de réveiller la conscience de classe de la bourgeoisie libérale, le révolutionnaire russe fut l'un des principaux dirigeants de l'insurrection de Dresde et il put juger sur pièce. Engels rendit d'ailleurs hommage à Bakounine. En effet, il écrivit à ce sujet :

« A Dresde, le combat des rues dura quatre jours. Les petits-bourgeois de Dresde – la « garde nationale » –, non seulement ne participèrent pas à cette lutte, mais ils appuyèrent la progression des troupes contre les insurgés. Ceux-ci, par contre, comprenaient presque exclusivement des ouvriers venus des quartiers industriels environnants. Ils trouvèrent un chef capable et de sang-froid dans la personne du réfugié russe Michel Bakounine, qui fut fait prisonnier par la suite... » (In *Bakounine et les autres*, Arthur Lehning, 10/18, p. 170.)

Bakounine regrette que la volonté « nettement exprimée de révolution ou de transformation sociale » ait fait défaut, et que le prolétariat ait été sous l'influence directe des radicaux bourgeois, de ce qu'il appelle l'« extrême démocratie », celle-là même que Marx voulait amener à la conscience révolutionnaire. C'est là une critique ouverte de la stratégie prônée par Marx à l'époque. L'opinion de Bakounine sur le prolétariat allemand comme élément révolutionnaire potentiel semble bien confirmée par les faits. Il a existé en effet une agitation révolutionnaire importante, qu'accrédite d'ailleurs Engels lorsqu'il écrit au sujet des ouvriers du textile : la masse y est, c'est justement ce qui nous gêne.

Deux membres de la Ligue, Willich et le docteur Gottschalk, avaient fondé à Cologne une Association ouvrière¹⁶ qui organisa

¹⁵ *Étatisme et anarchie*, Champ libre, IV, 320

¹⁶ A ne pas confondre avec l'Association démocratique à laquelle adhéra

jusqu'à 10 p. 100 de la population. Contredisant ce que dira plus tard Engels sur l'arriération du mouvement ouvrier allemand, celui-ci se constitue en classe non à travers un parti mais sous la forme d'associations ouvrières. En contradiction avec les orientations de Marx, Gottschalk applique le principe énoncé dans le *Manifeste* de ne négliger « à aucun moment de faire éclore chez les ouvriers une conscience aussi claire que possible de l'opposition hostile qui existe entre le prolétariat et la bourgeoisie », et de « refuser de dissimuler ses idées et ses projets ».

La première réunion de l'Association ouvrière, le 13 avril 1848, rassembla 300 ouvriers et artisans. Le 24, il y en a 3 000. Fin juin, il y en a 8 000¹⁷. Une floraison d'associations ouvrières regroupant des centaines de milliers de membres voient le jour, et des initiatives sont prises pour tenter de les unifier au plan national. A l'évidence, une instance capable d'unifier ces initiatives, d'en être le porte-parole, manquait tragiquement.

D'avril à mai, dit Claudin, « les lettres des membres du comité central de la Ligue et d'autres militants reflètent la forte poussée du tout jeune mouvement ouvrier mais aussi la faiblesse, quand ce n'est pas l'inexistence, de la Ligue des communistes ».

Contrairement à ce que dit Engels, ce n'est donc pas tant le prolétariat qui était « inconscient de ses tâches historiques » que la direction de la Ligue – à savoir Marx et Engels, précisément¹⁸. Stefan Born écrivit à Marx qu'il se trouvait à la tête d'une « sorte de parlement ouvrier formé de représentants de nombreuses corporations et usines » – ce qui ressemble furieusement à un conseil ouvrier –, et se plaint du manque d'organisation de la Ligue, dont les militants de base ne s'étaient sans doute pas tous dispersés. On pouvait résoudre le problème en sabordant celle-ci, comme l'a fait Marx. On pouvait aussi profiter du mouvement ascendant du prolétariat pour renforcer ses positions et permettre à la classe ouvrière sinon de « prendre le pouvoir » – ce qu'elle n'était

Marx.

¹⁷ Cf. Claudin *op. cit.*, p. 132.

¹⁸ Trotsky dira à peu près la même chose sur les dirigeants communistes pendant la révolution russe.

évidemment pas en mesure de faire – mais au moins de faire l'expérience historique d'une action autonome.

Les chefs de la Ligue des communistes : Willich, Moll, Schapper pensaient réellement que la révolution prolétarienne était à l'ordre du jour ; Marx et Engels pensaient le contraire. Si on limite l'analyse de la situation à ce constat, il est évident que les premiers avaient tort et les seconds avaient raison. Marx s'en tient à l'idée que 1848 est le 1789 allemand et que la réalisation de l'unité nationale allemande libérée de l'absolutisme est la première tâche à l'ordre du jour.

Ce ne sera qu'en décembre 1848, constatant l'effondrement des parlements de Berlin et de Francfort, c'est-à-dire dans la phase descendante de la révolution, que Marx commence à s'intéresser à la situation des ouvriers et qu'il accepte, « pour rendre service », dit-il, la présidence de l'Association ouvrière. Quelques semaines avant de s'enfuir pour la France, Marx réadhère à la Ligue des communistes qu'il avait tout fait pour occulter pendant la révolution.

Marx exclu du premier parti communiste de l'histoire

Les communistes allemands demanderont d'ailleurs des comptes à Marx et à Engels, après les événements.

Ce fait est attesté dans un texte très curieux datant de 1850, connu sous le nom d'*Adresse du comité central à la Ligue des communistes*. Ce texte a été très mal interprété, mais la technique argumentative de Marx y est pour une grande part, la mauvaise foi et la malhonnêteté de certains commentateurs marxistes également.

Lorsqu'on lit le texte au premier degré, on a l'impression que Marx fait une critique virulente, quasiment « gauchiste », de la politique menée par les démocrates bourgeois pendant la révolution. Il s'en prend ainsi aux « *petits bourgeois qui étaient dirigeants des associations démocratiques* » et « *rédacteurs des journaux démocratiques* » pendant la révolution ; il appelle les travailleurs à refuser de « *servir de clique aux démocrates bourgeois* » et proclame la nécessité de « *l'organisation autonome du parti du prolétariat* ».

Mais en réalité, ce qu'il critique, c'est lui-même et l'action qu'il a menée pendant la révolution, mais sans jamais reconnaître personnellement ses erreurs. Il se désigne, lui et Engels, à la troisième

personne. Il ne dit pas : « je » ou « nous », mais : « les petits bourgeois », « les démocrates bourgeois », etc.

Or, qui a adhéré à l'« Association démocratique » constituée de bourgeois libéraux, qui a dirigé la *Nouvelle Gazette rhénane* d'orientation libérale, qui a appelé les ouvriers à « servir de claque », c'est-à-dire à soutenir la bourgeoisie libérale ? Marx.

La portée de ce texte ne peut donc être comprise si on ne dispose pas de la clé, et beaucoup de militants communistes qui ont lu ce texte n'ont pas compris de quoi il s'agissait réellement.

On trouve également dans l'*Adresse* une attaque contre ceux qui « ont cru que le temps des sociétés secrètes était passé et que l'action publique pouvait seule suffire », c'est-à-dire contre les positions mêmes que Marx avaient défendues en dissolvant la Ligue des communistes.

De même, les affirmations sur la nécessité de rétablir « l'indépendance des ouvriers » acquièrent un sens quelque peu ironique lorsqu'on songe à la crainte d'Engels devant l'éventualité de la diffusion du programme de la Ligue, c'est-à-dire le *Manifeste communiste*, jugé trop radical.

La méthode employée explique que l'autocritique soit passée inaperçue. C'est une méthode particulièrement perverse car pour le lecteur naïf ou peu au courant, Marx apparaît comme un authentique révolutionnaire et un vigoureux critique de toute concession alors qu'il ne fait que dresser le catalogue de ses propres concessions.

Cet épisode de la vie de Marx est intéressant pour le traitement idéologique qui en a été fait plus tard par l'orthodoxie communiste. En effet, savoir que Marx a dissout le premier parti communiste de l'histoire en pleine révolution fait mauvais effet... Aussi les choses ne sont-elles *jamais* présentées de façon aussi triviale. Les historiens soviétiques ont soutenu que Marx avait dissout le comité central de la Ligue, mais pas la Ligue elle-même. E. Kandel, le principal historien de la Ligue, a recours à un subterfuge douteux : « *La Ligue des communistes a continué de fonctionner sous la forme d'associations ouvrières ouvertes, elle a continué d'exister en tant que tendance*

*idéologico-politique*¹⁹ ». Etienne Balibar fait encore mieux, il va même jusqu'à attribuer à Marx la paternité de l'Association ouvrière de Cologne !

La révolution vaincue, la répression s'était abattue en Allemagne. La Ligue des communistes se reconstitue dans l'exil de Londres, avec entre autres Marx et Engels, mais des dissensions la divisent. Une tendance, avec Marx, estime, à partir d'une analyse de la conjoncture économique, qu'une nouvelle révolution n'est pas envisageable dans l'immédiat, ce qui est interprété par l'autre tendance comme un renoncement à la révolution. Les histoires officielles du marxisme passent sous silence le fait que Marx et Engels ont été exclus du premier parti communiste de l'histoire – la Ligue des communistes – par les membres de la section londonienne à laquelle ils étaient affiliés.

Cette exclusion, lorsqu'on en parle, est présentée – avec quelque raison – comme le fait d'une tendance « gauchiste » qui s'imagine pouvoir faire la révolution à tout moment, mais les attendus de l'exclusion vont plus loin que cela et sont particulièrement intéressants. Les motifs invoqués pour exclure Marx et Engels sont directement liés aux positions que les exclus avaient défendues pendant la révolution :

1. Parce qu'il faut « rétablir une solide organisation de la Ligue, afin qu'on ne se contente pas de créer une opposition et d'éditer des gazettes » : allusion évidente à leur activité dans la libérale *Nouvelle Gazette rhénane* ;

2. « Parce que Marx et Engels ont sélectionné un groupe de semi-littérateurs pour en faire leurs partisans personnels et fantasmer sur leur futur pouvoir politique » ;

3. « Parce que cette camarilla littéraire ne peut être utile à la Ligue et rend toute organisation impossible », et parce que Marx et Engels utilisent la Ligue à leurs fins personnelles, l'ignorant totalement lorsqu'elle ne leur est pas utile – allusion claire à la dissolution autoritaire de la Ligue dans le but de troquer leur titre

¹⁹ Cité par Claudin, p. 134.

de membres de comité central contre celui de rédacteurs de la *Nouvelle Gazette rhénane*²⁰.

On trouve là une préfiguration des débats qui auront lieu vingt ans plus tard dans l'AIT, à cette différence près que Marx ne sera pas exclu, c'est au contraire lui qui exclura de l'Internationale la presque totalité du mouvement ouvrier mondial...

Marx déclara à cette époque que le prolétariat ne pouvait pas prendre le pouvoir et que s'il l'avait fait, il aurait été contraint de réaliser un programme qui n'était pas le sien – sujet que les bolcheviks auraient dû méditer... La remarque est parfaitement juste, et il semble évident que la classe ouvrière n'était pas en mesure de prendre, et encore moins d'assumer le pouvoir en 1848. Mais la question n'est pas là ; elle est dans le fait le mouvement ouvrier allemand, qui s'agitait « en masse » et « formait des coalitions », subissait alors une forte poussée, qui n'aurait certes pas suffi à en faire un élément hégémonique dans la révolution, mais qui lui aurait fourni l'expérience d'une pratique autonome, tant du point de vue de l'élaboration de ses revendications que de celui de la structure organisationnelle dans laquelle elle se regroupait. Rosa Luxembourg dira plus tard qu'il vaut mieux que la classe ouvrière fasse elle-même l'expérience de ses propres erreurs.

Mais la dissolution pure et simple d'une organisation révolutionnaire par ses dirigeants, au début d'une révolution, constitue, il faut bien le reconnaître, un handicap majeur pour le mouvement...

René Berthier

²⁰ Cf. Claudin, *op. cit.* p. 313.